

## ***Martín Fierro* et Unamuno<sup>1</sup>**

JEAN-CLAUDE RABATÉ  
UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE  
jean-claude.rabate@laposte.net

1. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, plusieurs études consacrées à l'accueil réservé par Miguel de Unamuno au poème de José Hernández étaient orientées surtout vers la linguistique et la parémiologie. Elles mettaient en lumière les similitudes phonétiques entre le *Martín Fierro* et le castillan rustique et certaines concernaient la métrique ou les sources littéraires. À notre avis, toutes ont fini par éclipser les raisons profondes de l'enthousiasme de Miguel de Unamuno, vivement préoccupé par la question sociale ou agraire en cette année 1894 où il adhère au parti socialiste (Unamuno, correspondance 2017 ; 479-482).
2. Il trouve dans ce long poème de la Pampa une justification à son combat politique inséparable de son engagement littéraire, mais dans quelle mesure cette lecture est-elle à l'origine du renouveau de la littérature salmantine en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle ?

### **1. Unamuno et le gaucho *Martín Fierro***

---

3. L'attrait d'Unamuno pour la littérature hispano-américaine remonte à la lecture des livres rapportés par son père après un séjour au Mexique et il est tel qu'à l'automne 1891, « lleva en su alforja el gaucho de *Martín Fierro*, (ed. de 1883) y *La vuelta de Martín Fierro* (ed. de 1891) » (Unamuno, IV ; 710). Il réserve alors ses premières impressions enthousiastes à son ami et compatriote Juan de Arzadún à qui il écrit :

¿Has oído hablar de Martín Fierro, el poema gauchesco del argentino José Hernández? Si tengo el gusto de verte te lo prestaré. Está escrito en gaucho, son décimas para ser cantadas en la guitarra. Ha tenido 58.000 ejemplares en Buenos Aires. Es el primer poeta en lengua castellana (o parecida) que viva hoy, a mí

- 1 Au cours de cet article, nous avons repris quelques idées et développements exposés dans deux travaux intitulés « *Las Querellas del Ciego de Robliza* de Luis Maldonado o el eterno conflicto entre el bien y el mal » (Rabaté, 1992 et 1994 ; 269-287). OCE: abreviatura de *Obras completas*, Madrid, editorial Escelicer, 9 vols., 1966-1971.

gusto, del empuje de los primitivos, asombroso (Unamuno, correspondance 2017 ; 373).

4. Il tente aussi de donner une définition du poème de José Hernández à son ami le philologue Pedro de Múgica qui vit à Berlin, et il souligne le souffle puissant de l'épopée et la fraîcheur vivifiante d'une œuvre sans égal dans la littérature de la péninsule :

...En realidad Martín Fierro (su autor, José Hernández) es un poema incorrecto, popular, fresco, homérico, en cuyas monótonas estancias sopla un viento vivo de la Pampa, lleno de luz, de aire, de vida, de energía salvaje, de ternura bestia, de descripciones sublimes. Los versos mal medidos, la rima monótona, el lenguaje gaucho, el espíritu magnífico. No tenemos los españoles hoy un poeta así. El libro corre por rancherías, entre pulperos y matreros, en las toscas de las Pampas, se canta a la guitarra... (Unamuno, correspondance 2017 ; 467-468).

5. Cependant, Unamuno ne se contente pas de commenter en privé ce poème ; il lui consacre un article dans le premier numéro d'une publication éphémère, la *Revista Española*, (Madrid, 5 mars 1894). Il le dédie à don Juan Valera et souligne l'accueil fervent du peuple argentin, qui a fait de cette œuvre un élément indispensable à sa vie quotidienne :

El amor con que el pueblo argentino le ha acogido (*sic*) es su mayor consagración. Le llaman el Quijote nacional; corre de pulpería en pulpería y de rancho en rancho, congrénganse los pamperos en torno al lector para oír los infortunios de Martín Fierro, acorralado por la civilización argentina, y no hay allí quien no le tenga en sus labios y sobre su corazón. Cuenta don Nicolás Avellaneda que un almacenero le enseñó en sus libros de encargos de pulperos de la campaña la siguiente partida: «doce gruesas de fósforos, una barrica de cerveza, doce vueltas de Martín Fierro, cien cajas de sardinas». Helo aquí, entre los artículos de necesidad y uso diario (Unamuno, VIII ; 710).

6. Alors que la littérature américaine est sous-estimée ou méconnue en Espagne, Miguel de Unamuno ne manque pas de manifester son engouement pour les livres « gauchescos » et leurs auteurs. Selon les dires de Guillermo de Torre, il fut le véritable découvreur de la poésie « gauchesca » et le premier à la valoriser, en proclamant son profond intérêt pour la fusion des éléments épique et lyrique. L'abondance des combats et des duels dans le *Martín Fierro* implique tout un peuple, et le lecteur ressent alors que derrière le héros, s'exprime un groupe social. Quant au lyrisme, il naît de la plainte du gaucho, qui exprime son émotion en même temps qu'il raconte les faits mais cette plainte ne recherche pas la compassion ; au contraire, elle devient orgueilleuse et stoïque.

7. L'enthousiasme du critique se fonde sur l'exaltation de liens étroits entre la métropole et l'Amérique, entre des paysages aux multiples affinités : d'un côté, les immensités de la Castille qui fascine l'écrivain et qu'il qualifie de « mar petrificado de tierra y cielo » dans les pages de *En torno al casticismo* ; de l'autre, la Pampa gigantesque imaginée par Unamuno : « El espíritu español (de los gauchos), al tenderse por la Pampa, suspirará por las llanuras de Castilla, y la Cruz del Sur les hablará del Carro que brilla en nuestras noches » (Unamuno, IV ; 716).
8. Mais Unamuno est surtout passionné par le caractère profondément espagnol de cette poésie. L'épopée de la conquête de l'Amérique est le prolongement naturel de l'ultime étape de la reconquête, au lendemain de la prise de Grenade :

*Martín Fierro*, poema de un Hernández, hijo de un Hernández, es español hasta el tuétano. [...] *Martín Fierro* es la epopeya de los compañeros de Almagro y de Pizarro; es el canto del luchador español que, después de haber plantado la cruz en Granada, se fue a la América a servir de avanzada a la civilización y a abrir el camino del desierto (Unamuno, IV ; 716).
9. Le gaucho est donc l'authentique descendant des conquistadores et, conséquence logique, sa langue est viscéralement espagnole comme le martèle le critique : « Por eso su canto está impregnado de españolismo, es española su lengua, españoles sus modismos, españolas sus máximas y su sabiduría, española su alma » (Unamuno, IV ; 716).
10. Par ailleurs, Miguel de Unamuno exalte l'aspect à la fois populaire et savant de la composition de José Hernández ; là-bas, en effet, les Espagnols, dans des circonstances de luttes analogues à celles de l'Espagne – les Indiens remplaçaient alors les Maures – ont ressuscité les vieux *romances* : « Al leer el *Martín Fierro*, me parece oír un eco robustecido de nuestros viejos romances: la misma concentración en el relato, el mismo vigor en el trazo, la misma ausencia de matices » (Unamuno, IV ; 738-739).
11. Cependant, la défense du gaucho par l'écrivain n'est pas fortuite. Elle correspond à une prise de position politique face à la société argentine ou espagnole en pleine mutation dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Le jugement de Claude Cymerman sur José Hernández pourrait s'appliquer mot pour mot à Miguel de Unamuno :

José Hernández rejette la dichotomie sarmientiste civilización/ barbarie et voit surtout dans la ville une source de dégénérescence et de corruption. Substituant une nouvelle dichotomie à celle de Sarmiento, il oppose un âge d'or dis-

pari, ou le gaucho vivait heureux et libre, à l'époque contemporaine de décadence et d'asservissement. Il dénonce, principalement dans la première partie du *Martín Fierro*, les injustices commises à son égard, les privilèges dont jouissent les citadins et les prétendues avancées d'une civilisation qui, en fait, éliminent le criollo et en font un inadapté (Cymerman, 1992 ; 41).

12. Le bien peu d'intérêt manifesté par Miguel de Unamuno pour la deuxième partie du *Martín Fierro* est symptomatique. Lorsque le gaucho cesse d'être un révolté et tente de s'intégrer à la nouvelle société, il devient alors, pour reprendre la formule de R. W. Slatta, « un peón domesticado de la pampa gringa ». A travers ses lectures de l'œuvre de José Hernández, Unamuno perçoit la profonde division dont souffre l'Argentine et ce constat est dressé de façon fort pertinente par John B. Hughes :

Por un lado, los de arriba, un número reducido de «ilustrados», admiradores sin reservas de todo lo que viene «de afuera» -de Europa o Norteamérica- ya sea «cultura» o «inmigración». Por otro, los de abajo, la gran mayoría de la población del país, sin «cultura» y educación, y sin derechos ni posibilidad de mejora. [...] Aquéllos, estando en el poder, se habían constituido en teóricos del progreso y de la civilización, a menudo aplicando teorías del progreso y de la civilización, a menudo aplicando teorías alentadoras y humanas del modo más abstracto e inhumano, por vivir fuera de contacto o en oposición con la auténtica realidad del país, y, en particular, del interior del país. Los otros, víctimas de una «civilización» tan poco civilizada, no tenían la más mínima posibilidad de escoger, ni de escapar a las consecuencias de las decisiones de los que mandaban. No tenían más remedio que ser fieles a sí mismos y a la naturaleza «bárbara» del país. Y sin embargo, en términos humanos, valían tanto como los otros (Hughes, 1970 ; 18-19).

13. Cette éclairante citation nous replonge au cœur même de la vigoureuse antithèse sarmientiste civilisation/ barbarie ; mais qui sont les barbares et qui sont les civilisés ? Si les gauchos ont indéniablement été les barbares lors des « montoneras » qui ont ravagé le pays, la « civilisation » a rabaissé ce même gaucho, l'a humilié et l'a maintenu dans la « barbarie » en en faisant un paria. En prenant la défense du gaucho, Unamuno, comme le jeune José Hernández l'avait déjà fait dans ses articles parus dans *El Río de la Plata* ou dans d'autres journaux en 1869-1870, rejoint la cause des paysans contre les citadins, de « los de abajo » contre « los de arriba ». La cible de ses critiques est précise, il s'agit de l'actuel régime capitaliste coupable, à ses yeux, de maintenir dans la misère matérielle et l'ignorance culturelle « los que quedan abajo » :

Es que así como el actual régimen capitalista no permite que se desenvuelva económicamente el proletariado manteniéndole en el mínimo preciso de subsistencia, así también los ideales, las maneras, los procederes y la conducta de los

cultos y personas de ilustración no permiten a la plebe que desenvuelva su espontaneidad, la vician, la ahogan y desfiguran con su contact (Hernández, 1870 ; 82).

14. En résumé, cette passion soudaine de Miguel de Unamuno pour le *Martín Fierro* répond à des préoccupations esthétiques comme le prouvent ses éloges adressés à un genre littéraire qui ressuscite la veine épico-lyrique des vieux *romances*, dont les racines plongent dans les profondeurs du même patrimoine hispanique. Mais elle répond également à des préoccupations politiques précises comme ce conflit ville-campagne, écho d'une autre antithèse barbarie-civilisation douloureusement ressentie par le jeune Unamuno. À celle-ci s'ajoute un vif intérêt pour les rapports entre classes dominées et classes dominantes. Parallèlement à son article enthousiaste paru dans la revue madrilène, il souhaite que ses amis de Salamanque partagent son attrait irrésistible pour le *Martín Fierro* et ainsi, curieusement, le poème de José Hernández s'apprête à réveiller une littérature salmantine plongée en pleine léthargie.

## **2. Le *Martín Fierro* et la littérature salmantine**

15. Au cours de hiver 1893-1894, lors de fréquentes « tertulias » en compagnie de ses amis salmantins, Miguel de Unamuno ne tarit pas d'éloges sur le poème de José Hernández et n'hésite pas à le lire ou à en réciter avec passion des strophes entières. Parmi ces « contertulios », Luis Maldonado finit par juger excessives ces louanges et, un jour, il donne à lire à Unamuno un long *romance* qu'il affirme avoir recueilli de la bouche même d'un aveugle chanteur des campagnes de Salamanque, et plus précisément du village de Robliza. En fait, il en est lui-même l'auteur et en l'apprenant, Unamuno, qui s'extasiait déjà sur la veine authentiquement populaire et sociale de cette poésie en voit la preuve qu'elle existe en Espagne et qu'elle est aussi digne d'éloges que le *Martín Fierro*.
16. Quels sont donc les points communs entre ces deux œuvres et comment Luis Maldonado adapte-t-il ce poème argentin à la situation du village de Robliza, « pueblo de señorío » du « campo charro », particulièrement touché à l'époque par les abus et les injustices des propriétaires terriens ?
17. Une confrontation entre les deux textes nous permet de dégager quelques points de convergence.

18. Tout d'abord, les deux poèmes inspirés par le *romance* s'ouvrent sur une sorte de prière, destinée à demander l'aide divine afin d'inspirer l'aveugle et le gaucho – sortes de troubadours des temps modernes – et de les aider à exprimer clairement leurs doléances.
19. Pour sa part, le gaucho – bien que représentant emblématique de toute une catégorie sociale – s'en remet personnellement à Dieu et aux saints pour qu'ils l'assistent à « chanter son histoire » dans une occasion aussi difficile (Hernández, 1994 ; 111).
20. Quant à l'aveugle des *Querellas*, il se présente comme le porte-parole des paysans de Robliza quand il prononce la traditionnelle invocation à la vierge du « campo charro » afin qu'elle l'aide à conter « las desdichas de los probes/ labriegos del río acá,/ que son los más desgraciados/ de tóa la Cristiandá » (Luis Maldonado, 1960 ; 21-22)<sup>2</sup>.
21. Dès le début des deux poèmes, le thème du chant, comme consolation à la solitude et à la misère paysanne, s'impose. Luis Sáinz de Medrano souligne la condition de « cantor » de Martín Fierro :

Cantar es su vocación y su destino irrenunciables. Está clara en el poema desde la estrofa inicial la idea de la poesía, la canción, como liberación y como catarsis: «que el hombre lo desvela/ una pena extraordinaria, / como la ave solitaria,/ con el cantar se consuela (Sáinz de Medrano, 1994 ; 31).
22. Mais ce chant de Martín Fierro a une dimension sociale et politique que n'ont pas les chants des autres gauchos, il se vante d'être un poète engagé et déclare : « Yo he conocido cantores/ que era un gusto el escuchar;/ mas no quieren opinar/ y se divierten cantando; pero yo canto opinando,/ que es mi modo de cantar » (Hernández, 1994 ; 113).
23. Dans un deuxième temps, un des thèmes fondamentaux qui structure les compositions des deux œuvres est l'opposition ville/campagne, sorte de « menosprecio de corte, alabanza de aldea », à nouveau exalté en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans *Las Querellas*, la ville incarne toutes les souffrances qu'endurent les « charros », ce sont les citadins qui imposent leurs lois, leurs impôts mais la révolte gronde dans les campagnes et, même protégée

2 « Virgen Santa del Amparo/ Virgen de la Soledá,/ la que en el Cueto veneran/ tós los desta merindá,/ la patrona de los charros/ que viven del río acá,/ la más dina y la más grande/ de tóas en potestá, [...] recurro a que me ilumines/ pâ que yo pueda narrar / las desdichas de los probes / labriegos del río acá,/ que son los más desgraciados/ de tóa la Cristiandá » (Luis Maldonado, 1960 ; 21-22).

à l'intérieur de ses murailles, Salamanque n'est pas à l'abri des révoltes paysannes :

¡Ay de ti! ciudad maldita,/ si un día vamos allá;/ no servirán tus murallas,/ para deternos ya,/ que ahora, en lugar de murallas,/ tienes guardas pâ robar / a los charros que te llevan/ la vianda que comer has,/ y hay que pagarte consumos,/ que es cosa muy de admirar/ por lo mucho que consumes/ de lo que criamos acá (Luis Maldonado, 1960 ; 29).

24. Moins violemment, mais à l'aide d'une comparaison inspirée par son univers quotidien, en l'occurrence le monde animal, le gaucho dénonce l'hypocrisie des citoyens qui se lamentent, apparemment, sur le sort de ceux de la Pampa : « De los males que sufrimos/ hablan mucho los puebleros;/ pero hacen como los teros/ para esconder sus niditos:/ en un lao pegan los gritos/ y en otro tienen los huevos » (Hernández, 1994 ; 184).
25. De plus, l'opposition culture-ignorance renvoie à la célèbre antithèse civilisation-barbarie puisque le monde de la ville est celui des lettrés, des avocats, de hommes de loi tandis que l'ignorance et l'analphabétisme règnent dans la Pampa : « El campo es del inorante (*sic*);/ el pueblo, del hombre estruido (*sic*) ;/ yo que en el campo he nacido,/ digo que mis cantos son,/ para los unos..., sonidos,/ y para otros..., intención » (Hernández, 1994 ; 201).
26. Pour cette raison l'ignorance fait des victimes : le « charro » doit apprendre à se méfier des commerçants peu scrupuleux qui exploitent sa naïveté, tandis que Martín Fierro est victime du « pulpero ». Mais les conséquences sont encore plus graves dans les deux cas. Certains juges et avocats salmantins achèvent de ruiner des familles entières de paysans en les poussant à abandonner leurs terres et à venir vivre dans la ville corrompue. Martín Fierro est quant à lui victime de l'arbitraire et de la corruption des différents organismes qui incarnent la loi : dès son départ, ses biens sont vendus sous prétexte de dettes ; en cas de décès le juge s'approprie son héritage profitant de la minorité de l'héritier.
27. Par ailleurs, dans l'Espagne des années 1890, la circonscription, organisée par tirage au sort accentue les injustices sociales car les plus fortunés sont exemptés du service militaire en payant une somme d'argent « la redención en metálico », ou en louant les services d'un pauvre pour les remplacer, comme le stipule l'article 28 de la nouvelle Constitution. Lors de l'hiver 1893-1894, date de la composition des *Querellas*, la situation est d'au-

tant plus dramatique que de violentes attaques kabyles déciment les troupes du général Margallo et cinq bataillons d'infanterie sont envoyés en renfort. Les plaintes de l'aveugle dénoncent alors cette injustice et à quel point le peuple est victime de cette guerre : « Esto de servir es justo;/ el corazón mesmo da: que hay que defender la tierra/ de la gente desalmâ; / pero no sólo los probes (*sic*)/ la su sangre han de gatar,/ y los hijos de los ricos/ librarse por su caudal » (Luis Maldonado, 1960 ; 44-45).

28. En Argentine, le gaucho souhaite l'abolition du « contingent de frontière » dénoncé par José Hernández lors d'une grande campagne de presse ; il a en effet pour conséquence l'élimination physique du gaucho que les autorités de la ville envoient à la frontière pour contenir les incursions des indiens tandis que les immigrants s'installent à leur place. Ce phénomène engendre de profondes mutations dans la condition du gaucho :

Et la race des gauchos devient ainsi une espèce de race maudite, sans cesse errante ; fantômes fuyant sans jamais pouvoir s'arrêter, entre le monde civilisé, où il n'a plus sa place, et le monde indien, dont il est l'ennemi naturel (Bazin, 1953 ; 164).

29. En étroite relation avec l'arrivée de tant d'émigrés, les paysages de la Pampa subissent une authentique révolution avec l'extension du fil de fer barbelé, la pose des rails, la technicisation de l'élevage en même temps que l'imposition des lois de la cité : « Todo se se güelven proyotos/ de colonias y carriles,/ y tirar la plata a miles/ en los gringos enganchaos... » (Hernández, 1994 ;183).

30. L'aveugle de Robliza condamne lui aussi vivement le soi-disant progrès que constitue la construction du chemin de fer dans la province de Salamanque. Cette force brutale est imposée par les hommes de la ville, véritables suppôts de Satan responsables de cette invention démoniaque :

Esos trenes del demonche son cosa de Satanás./ Los hace gente extranjera,/ venía de la ciudad [...] Carrilanos, carrilanos,/ parroquianos de Caifás,/ hombres que no creen en Dios/ poco tienen que fiar./ Sólo ralea tan pocha/ puede en trenes trabajar,/ porque son unos trabajos/ no de hombres, de Satanás (Luis Maldonado, 1960 ; 48, 50).

### 3. Du *Martín Fierro* aux *Querellas*

---

31. Finalement, ces quelques convergences entre le *Martín Fierro* et les *Querellas* inspirent largement les réflexions de Miguel de Unamuno exposées dans le prologue à l'œuvre de Luis de Maldonado et un *romance* dédiés à son ami. Le prologue exalte la force du *Martín Fierro*, poésie populaire capable de balayer les créations pédantes, élitistes, narcissiques et de renouer des liens avec les racines hispaniques des *romances* du Moyen-Âge :

(Yo) veía, entre otras cosas, en el poema gauchesco, un arma de combate, algo que ayudara a devolvemos a la poesía del pueblo; pues así como el gigante Anteo dicen que cobraba fuerzas frescas del contacto con la tierra, su madre, así también de su bautismo en el espíritu popular habrá de recobrarlas nuestra poesía, aquejada de dolencias tan pestíferas, atestada de neo-gongorismo, neo-culteranismo, decadentismo, parnasianismo, pseudo-realismo, y plagada, en fin, de todas las lacerias que brotan del yo satánico e insoportable (Unamuno, VIII ; 883).

32. Toutefois, Unamuno ne se cantonne pas à la littérature, il s'efforce de créer des liens entre ses préoccupations esthétiques, littéraires et son projet politique, comme en témoigne son adhésion imminente au parti socialiste. Seul le socialisme lui semble apte à engendrer une authentique, bien que très imprécise, régénération culturelle, dès 1894 :

Condolíame de que se tomara al pueblo a lo sumo como documento, como rana o conejillo de Indias de fisiólogo, como curiosidad, como materia científicible, y que ningún poeta bajara a sumergirse en sus profundidades palpitantes de vida. Por esto saludaba en el movimiento socialista, sobre todo, el soplo nuevo que regenerara las almas, una fuente de nueva poesía y nuevos ideales (Unamuno, VIII ; 883).

33. En fin de compte, l'éloge des héros de las *Querellas*, humbles paysans du « campo charro », victimes de la ville, maltraités par les guerres, annonce celui des paysans de Biscaye, qui peupleront son futur roman *Paz en la Guerra*. Ce sont les laissés-pour-compte de la société industrielle naissante et pourtant les seuls garants d'une continuité historique, puisque Miguel de Unamuno est persuadé que la ruralité assurera la survie de l'humanité :

Vuelvan su atención a esa vida del campo, todos los días la misma y todos los días nueva, como el sol que la vivifica y vean en la tierra el sustento de la humanidad entera, en la santa tierra, que engendra y devora hombres y civilizaciones, que algún día devorará la nuestra.

Y cuando sean ruinas nuestras ciudades, sobre sus escombros pasará acaso la reja del arado, y cantará el labriego cantares hondos, melancólicos y largos. Porque los labriegos son el eslabón que engendra las generaciones, la materia conjuntiva, el plasma germinativo social, y perdóneseme la pedantería (Unamuno, VIII ; 888-889).

34. Dans le *romance* composé à la gloire de Luis Maldonado, il oppose la création populaire à la condition savante du poète, catholique convaincu, futur député conservateur de Salamanque. Il amplifie la portée sociale des *Querellas* qui, dans la lignée de la *Rerum Novarum*, souhaitent rappeler à certains chrétiens leurs devoirs de charité, et apporter des corrections à un ordre établi, sans pour autant le remettre en cause. Par ailleurs, l'examen de quelques écrits d'Unamuno publiés au cours de cette même année 1894 et celui du texte alors en gestation de *Paz en la Guerra*, peuvent nous permettre de mieux cerner l'engagement politique du professeur salmantin et les raisons profondes de son enthousiasme pour la composition de José Hernández.

#### **4. *Martín Fierro*, poème « intrahistorique »**

---

35. La longue et lente élaboration du premier roman de Miguel de Unamuno *Paz en la Guerra* est une patiente recherche du peuple silencieux de « la tradición eterna » guidée par le désir d'un retour à un collectivisme rural et, selon Lily Litvak, cette démarche est largement inspirée par la lecture du poème de José Hernández :

Unamuno cree que la Edad Media ofrecía la libertad de la expresión espontánea para el espíritu colectivo del pueblo. [...] Ello se ve claramente en *Paz en la Guerra*. En esta novela se muestra atraído hacia la primitiva sociedad vasca y preindustrial. Encuentra el mismo primitivismo en libros como *Martín Fierro*, donde descubre un eco de la histórica España medieval del siglo XII, algo comparable al Poema de *Mío Cid*. Aun en el lenguaje, él oye «un eco robustecido de nuestros viejos romances, la misma concentración en el relato y el mismo vigor en el trazo, la misma ausencia de matices y penumbrosidades (Litvak, 1980 ; 193).

36. Dans une lettre à Casimiro Muñoz, ami de Ciudad Rodrigo et socialiste de la première heure, Unamuno souligne le caractère anachronique du gaucho, un homme venu du plus profond de l'histoire, « intensément héroïque et homériquement poétique » (Rabaté, 1997 ; 182). Il souhaite capter « l'essence de l'Espagne », de la même manière que José Hernández a su capter celle des gauchos argentins. Pour ce faire, il faut révéler au grand jour l'es-

prit collectif du peuple, le *volksgeist* des Allemands qui s'est manifesté dans les formes traditionnelles de la littérature comme les *coplas de ciego* ou les *pliegos de cordel*, trop longtemps ignorées et dont il fait l'éloge dans *Paz en la Guerra* :

Aquellos pliegos encerraban la flor de la fantasía popular y de la historia... Eran el sedimento poético de los siglos, que después de haber nutrido los cantos y relatos que han consolado de la vida a tantas generaciones, rodando de boca en oído y de oído en boca, contados al amor de la lumbre, viven, por ministerio de los ciegos callejeros, en la fantasía, siempre verde, del pueblo (Unamuno, 1988 ; 49).

37. Dans une importante conférence sur « el cultivo de la demótica », Unamuno déclare que l'esprit collectif d'un peuple est incarné par le « labriego » espagnol ou encore par le gaucho, et il reprend des images empruntées au prologue de *Las Querellas* ou à son essai sur « la tradición eterna » comme la métaphore de l'océan :

El labriego vive con todo rigor en la eternidad más que en el tiempo; en el permanente fondo de los hechos sociales, más que en la pasajera forma de los sucesos históricos. Él forma parte del protoplasma social, del plasma germinativo, del eterno Pueblo, perdurable materia prima de donde surgen los pueblos pasajeros que aparecen y desaparecen con más o menos ruido en la historia, como se levantan en el mero pellejo del insondable océano las olas que van a romperse belicosamente en crestería de espuma contra las rocas, o lamiendo en paz, con mansedumbre, la playa (Unamuno, OCE, IX ; 49).

38. En fait, *Paz en la guerra* est pour son auteur un roman sur les luttes entre la Ville et la Campagne, idée qu'il se plaît à souligner dans le prologue à *Las Querellas* : « Yendo al fondo de las querellas, me extendí en mil variadas reflexiones acerca del odio del campo a la ciudad, odio en que había meditado no poco al estudiar la última guerra civil de nuestra España... » (Unamuno, OCE, VIII ; 884).

39. La ville détruit les valeurs traditionnelles du peuple de l'intrahistoire, ses coutumes rurales ; les curés paysans de *Paz en la Guerra*, tout comme l'aveugle de Robliza et Martín Fierro, prononcent des discours enflammés contre celle-ci, lieu de corruption et de péché, et contre le chemin de fer qui contribue à répandre le vice dans les zones les plus reculées :

Y aquellas exhortaciones (de los párrocos vascos) en el silencio de la concurrencia, eco vivo que las redoblaba, eran de efecto fulminante. ¡Siglo de las luces! ¡Mucho vapor, mucha electricidad! Y Dios, que es la electricidad y el vapor verdaderos... El ferrocarril lleva la corrupción a los más escondidos valles (Unamuno, 1988 ; 99-100).

40. En fait, l'industrialisation croissante de Bilbao ne transforme pas seulement les paysages, elle détruit les derniers vestiges d'un collectivisme agraire, et met à mal les anciennes coutumes juridiques, économiques et sociales, beaucoup plus justes. Unamuno replace ce conflit dans un contexte plus vaste, et dès 1893, il entreprend une campagne de presse intense au nom de la justice sociale, il s'élève contre la politique urbanistique, *el ensanche* voulu par la bourgeoisie basque et le maire de Bilbao, Pablo de Alzola, au nom du progrès et de la civilisation. Mais de nombreuses et grandes villes modernes connaissent ces mêmes conflits ; Unamuno applaudit chaleureusement dans un article la parution de *La ciudad indiana*, ouvrage que Juan Antonio García consacre à sa ville, Buenos Aires. Celui-ci condamne les origines suspectes de la richesse de certains citadins : fraude, contrebande, monopoles, privilèges et exploitation du prolétariat. À l'automne 1895, dans une série de sept articles intitulés « Bilbao por dentro » et publiés dans *La Lucha de Clases*, il s'en prend vivement aux mœurs dépravées de certains de ses ex-concitoyens, et à un système capitaliste qui secrète sa propre destruction pestilentielle :

Bilbao es efecto del capitalismo, más bien que de los capitalistas, puesto que estos mismos son víctimas del monstruo colectivo que les devora y se devora. [...] El pueblo ha ido creciendo pero sin preocuparse de las posibles contingencias de la aglomeración, hasta que se ha echado encima un hedor insoportable y los higienistas han denunciado el peligro. Lo mismo, lo mismito, exactamente lo mismo que en lo moral.

También en el orden social ha traído el crecimiento capitalístico un atascamiento de excrementos morales y corre por medio de la villa una corriente hedionda que envenena las intenciones y los propósitos e infecta la vida social (Unamuno, OCE, IX ; 525).

41. Dans le poème de José Hernández, Unamuno puise des arguments qui confortent ses lectures variées de Ruskin, Morris, Marx, Loria, George, Taine, Maeterlinck, Tolstoi. Le rêve d'un retour à la nature et au collectivisme agraire des siècles passés, la recherche constante des manifestations culturelles les plus ancrées dans le patrimoine hispanique, la lutte de la Ville et de la Campagne l'obsèdent et le passionnent. Le jeune écrivain s'enflamme à la lecture du *Martín Fierro*, parce qu'il synthétise, comme aucun autre poème de la péninsule, les conflits idéologiques de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; il exprime, comme nul autre, l'esprit collectif et intrahistorique du peuple espagnol. Il découvre dans le gaucho argentin certains traits psychologiques qui ne sont pas sans rappeler ceux des paysans castillans d'hier et d'aujourd'hui et, comme le souligne Carlos Serrano :

Toute la pensée économique et politique de l'Unamuno de cette période tend à faire des masses paysannes les protagonistes de l'histoire ; mais ce sont des protagonistes muets et paradoxalement passifs, c'est de cette contradiction majeure que s'alimente la théorie unamunienne de l'histoire (Serrano, 1978 ; 149).

42. À l'image du gaucho, le paysan de Castille ressent profondément des impulsions, mais reste étranger aux programmes politiques, aux théories officielles et aux partis, il demeure en marge de l'histoire ; personnage intrahistorique, il est plongé dans un inconscient dont l'intellectuel Unamuno s'efforce de le tirer pour l'intégrer, un jour peut-être, à l'action politique, s'il se révèle capable de jouer le rôle contestataire qu'il souhaite lui assigner.

## Conclusion

---

43. La composition de José Hernández est donc l'illustration vivante de cette intrahistoire, concept clé de l'interprétation par Unamuno de la réalité historique, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La conjonction de plusieurs facteurs – connaissance de « la poésie gauchesca », crise agraire espagnole et préoccupations politiques – privilégie sa « lecture sociale du *Martín Fierro* ». Il fait connaître cette œuvre à l'Espagne avec enthousiasme, la récite à ses amis de Salamanque, et de là, naît un *Martín Fierro* « charruno », prolongement de la littérature de protestation sociale du XV<sup>e</sup> siècle, des célèbres Coplas de Mingo Revulgo. Cet événement marquera le renouveau, à l'aube de ce XX<sup>e</sup> siècle, de toute une littérature salmantine représentée par Luis Maldonado, José María Gabriel y Galán, Juan et Ramón Barco, Filiberto Villalobos ou encore Cándido Rodríguez Pinilla.
44. Entre Unamuno et l'Amérique, les liens deviennent très étroits. Bientôt lassé par le climat culturel médiocre de l'Espagne, il affirme : « Yo no tengo más salida que cultivar mi huerto de Sudamérica [...] He aquí porque vuelvo mis ojos a América, esta España del porvenir » (Robles, 1991 ; 221-222).
45. Par ailleurs, cette lecture du poème de José Hernández éveille le désir de connaître des paysages et des peuples hispano-américains. Mais s'il ne peut réaliser son rêve d'aller en Argentine (ce furent douze projets de voyage avortés), il s'efforce de faire connaître la littérature de ce continent

sud-américain à ses concitoyens et il en est, dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, le meilleur connaisseur. Comme critique des lettres hispano-américaines, il écrit une quarantaine de contributions à la revue de Madrid *La Lectura* (1901-1906) et il envoie au cours de sa carrière 419 articles au prestigieux journal de Buenos Aires *La Nación*. Comme épistolier, Unamuno a écrit des milliers de lettres aux élites politiques et littéraires du continent sud-américain (rien qu'en Argentine on dénombre plus de 300 correspondants).

46. En 1934, deux ans avant sa mort, comme obsédé par le souvenir du gaucho, il annonce son intention d'étudier à nouveau le *Martín Fierro* au directeur de *El Pueblo Vasco* José María Salaverría, qui vient de lui envoyer une analyse de cette œuvre :

He recibido su vida de Martín Fierro que leeré con el interés que me merece Martín Fierro y que me merece usted. De Martín Fierro escribí bastante hace años, acaso el primero en España, o por lo menos cuando aquí apenas se le conocía. Y he de volver a ello aunque no sé como ni cuando. Y lo de usted me ayudará (Robles, 1991 ; 324).

47. Comme l'affirme Claude Cymerman, la littérature argentine a exalté le personnage du gaucho, lui permettant de revivre :

La littérature aurait pu dresser simplement le constat de la disparition du gaucho. Elle ne s'est pas limitée à cela. Sarmiento, en dépit des apparences, a su apprécier les qualités du gaucho bueno; Hernández l'a défendu contre les abus de l'autorité ; Güiraldes l'a magnifié et mythifié (Cymerman, 1992 ; 47).

48. On pourrait ajouter que Miguel de Unamuno l'a révélé à l'Espagne et l'a dignifié comme héros hispanique et intrahistorique. Grâce à la fiction littéraire, cet homme damné et souffrant sur terre aura pris une revanche dans l'au-delà.

## Bibliographie

---

*Antología de las obras de Luis MALDONADO*, Salamanca, Centro de Estudios Salmantinos, 1960.

BAZIN René, *Histoire de la littérature Américaine de Langue Espagnole*, Paris, Librairie Hachette, 1953.

CARRICABURO Norma, « El Martín Fierro en España », *Anales de Literatura Hispano americana*, núms 2-3, Madrid, Universidad Complutense, C.S.I.C, 1973-1974, p. 255-309.

CHAVES Julio César, *Unamuno y América*, Madrid, Ediciones Cultura Hispánica, 1970.

CYMERMAN Claude, « Gauchophiles et gauchophobes », « Le Gaucho dans la littérature argentine », *América*, Cahiers du CRICCAL, n° 11, Paris 3, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1992.

HUGHES John B., *Arte y sentido de Martín Fierro*, Princeton University, Madrid, editorial Castalia, 1970.

LITVAK Lily, *Transformación industrial y literatura en España (1895-1905)*, Madrid, Taurus Ediciones, 1980.

RABATÉ Jean-Claude, « *Las Querellas del Ciego de Robliza* de Luis Maldonado o el eterno conflicto entre el bien y el mal », *Revista Provincial de Estudios*, núms. 29-30, ediciones de la Diputación de Salamanca, 1992, p. 319-334.

\_\_\_\_\_, « Martín Fierro Unamuno », « L'Amérique latine en Europe aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (oralité, histoire et littérature) », actes du colloque Almoreal Europe/Amérique latine, 25-26 novembre 1994, Paris, ALMOREAL/ALFIL, 1995, p. 269-287.

\_\_\_\_\_, *1900 en Salamanca, guerra y paz en la Salamanca del joven Unamuno*, Salamanca, ediciones Universidad de Salamanca, 1997.

ROBLES Laureano, *Epistolario inédito I y II*, Madrid, Espasa-Calpe, 1991.

SERRANO Carlos, « Unamuno 'entre' marxisme et agrarisme », *La Pensée*, n° 201, 1978, p. 136-157.

UNAMUNO Miguel de, *Epistolario 1 (1880-1899)*, Introducción, edición y notas de Colette y Jean-Claude Rabaté, Salamanca, ediciones Universidad de Salamanca, 2017.

\_\_\_\_, « El gaucho Martín Fierro. Poema popular gauchesco de don José Hernández (argentino) », OCE, IV, p. 709-719.

\_\_\_\_, « Sobre el cultivo de la demótica », Estudio leído en la sección de Ciencias Históricas del Ateneo de Sevilla el 4 de diciembre de 1896, OCE, IX, p. 47-59.

\_\_\_\_, « Bilbao por dentro », OCE IX, p. 524-526.

\_\_\_\_, « La biblioteca de mi padre », XI-1919, OCE VIII, p. 419-421.

\_\_\_\_, *Paz en la guerra*, Madrid, Alianza editorial, 1988.